

## Compte rendu

---

Ouvrage recensé :

Michel Giroud, *Audiberti*, Paris, Éditions Universitaires, Classiques du Xxe siècle, 1967, 124 p.

par Roland Bourneuf

*Études littéraires*, vol. 1, n° 3, 1968, p. 449-451.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/500052ar>

DOI: 10.7202/500052ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [info@erudit.org](mailto:info@erudit.org)

sur une connaissance approfondie de l'œuvre de Saint-Exupéry et des principaux courants de pensée de l'entre-deux guerres. C'est grâce à cette connaissance qu'il parvient à mettre à sa vraie place l'œuvre de l'écrivain. M. Major n'a pas de mal à montrer comment le vocabulaire parfois désuet, la référence à certaines valeurs bourgeoises traditionnelles masquent la véritable signification de l'œuvre, beaucoup plus proche de Sartre et de Malraux que de la littérature des années 30. Annexée par les idéologues les plus primaires, employée pour défendre toutes « les bonnes causes », l'œuvre de Saint-Exupéry a subi une véritable dégradation. Aussi ne faut-il pas se surprendre qu'elle ait suscité autant de mépris chez les uns et de dévotion chez les autres. En exagérant à peine, on pourrait dire que Saint-Exupéry n'a eu que des adorateurs et des contempteurs. M. Major est l'un de ses rares critiques.

Réal OUELLET

Université Laval

□ □ □

Michel GIROUD, *Audiberti*, Paris, Éditions Universitaires, Classiques du XX<sup>e</sup> siècle, 1967, 124 p.

On se frotte les mains en ouvrant ce petit volume : un livre sur Audiberti n'est pas chose tellement courante. Hélas ! Nous savons à quoi nous en tenir après quelques pages seulement et nous sentons l'irritation du professeur tenté d'écrire dans la marge d'une médiocre dissertation : analyse superficielle, style décousu, développements fourre-tout... A vrai dire, ce livre manqué ne mériterait pas un long commentaire si la bibliographie critique

d'Audiberti<sup>1</sup> était plus riche en études d'ensemble. On n'y trouve guère en effet que celle d'André Deslandes dans « la Bibliothèque idéale » (1964), et elle reste intéressante malgré le caractère schématique que lui imposait la formule de la collection. Est-ce suffisant pour faire sortir des limbes littéraires celui en qui il faut voir un « contemporain capital » ? Nous voulons bien espérer avec Michel Giroud qu'Audiberti « sera le maître de la génération qui veut être lucide », mais il est encore bien loin de cette promotion que lui-même n'a sans doute jamais ambitionnée. Audiberti serait-il condamné à l'alternative de l'obscurité ou du malentendu ?

Pour le grand public, il représente un nom à la consonance abrupte, une ou deux pièces dont on a parlé (*Quoat quoat, le Mal court*), un roman dans « le Livre de poche » (*le Maître de Milan*), et surtout quelques clichés qui ont la vie longue comme tous les clichés. Il ne faut pas être grand critique pour reconnaître le génie des mots chez Audiberti, ce qui a été suffisant pour voir en lui un amuseur. Et les Jean-Jacques Gautier de tout poil de renchérir sur sa « virtuosité verbale », sa « cuite verbale », sa « logorrhée délirante ». Certes, les habitués de Prévert n'entrent pas de plain-pied dans *l'Empire et la Trappe* ou dans *Race des hommes*, et le public de Marcel Achard aura quelque réticence à applaudir *la Fête noire*, mais l'œuvre dans sa plus grande partie est loin d'être inaccessible. Le théâtre surtout — qui n'en est peut-être pas le meilleur — nous paraît maintenant d'une clarté presque cartésienne, ses audaces nous sont devenues presque des timidités. Audiberti ne s'est d'ailleurs jamais voulu révolution-

<sup>1</sup> M. Giroud a eu le mérite de la compléter. À signaler cependant plusieurs fautes de transcription dans les titres allemands.

naire ; il se disait continuateur d'une tradition poétique française qui passe par Hugo et il n'a pas dédaigné faire l'apologie du poème à forme fixe, ni même celle du vaudeville. Ne prenons pas pour argent comptant ses déclarations, ou plutôt dépassons-les : si Audiberti déconcerte profondément, c'est pour des raisons autres que de prosodie, de vocabulaire ou de genre. Les recueils poétiques, les essais et les romans (une vingtaine) contiennent des « tonnes de semence » qui pourraient bien être des tonnes d'explosifs pour tous les conformismes, qu'ils soient littéraires, philosophiques ou moraux.

Le livre de Michel Giroud pose un problème : comment parler d'Audiberti ? Là où l'on voudrait du souffle, de l'élan, de l'inspiration, on trouve des catégories, bien découpées et bien artificielles : Audiberti se rapproche en ceci des romantiques mais il est classique en cela. Les paragraphes où se culbutent les observations hétéroclites sont parfois entrelardés de jugements péremptoirs : « le roman est autobiographique, toujours, le journal est construction romanesque, vue de l'esprit, toujours » (p. 64). Le tout est fait de notes à peine rédigées, de fiches recollées vaille que vaille, brouillon d'une thèse dont quelques pages annoncent la physionomie probable, par exemple l'inventaire consciencieux, mais bien inutile ici, des procédés de versification d'Audiberti ou l'analyse de la formation de ses néologismes. Pour scolaire qu'il soit, cet exercice est estimable mais l'ennui est que l'auteur n'en tire à peu près rien. Le catalogue de faits ou le ressassement de quelques idées ne devrait pas tenir lieu de lignes directrices dans l'analyse. On attendrait de cette étude, dans sa brièveté obligée, qu'elle ouvrît des perspectives et surtout qu'elle nous laissât entrevoir

les innombrables richesses d'un univers poétique à découvrir.

Au premier abord, l'information de M. Giroud semble assez étendue puisqu'il a recours à des textes dispersés dans des périodiques peu connus, mais à y regarder de plus près, elle contient des lacunes et des erreurs étonnantes. Comment parler du théâtre d'Audiberti sans faire allusion à *la Fourmi dans le corps* et en n'accordant que quelques lignes à *la Hobereaute* ? Comment affirmer que « deux thèmes sont absents de son œuvre : l'enfance et les animaux » (p. 52), alors que dans *Monorail* par exemple est longuement décrit un vétérinaire dans sa clinique avec ses pensionnaires et que les cent premières pages du même livre sont consacrées à l'enfance antiboise du petit Damase ?

L'exposé de l'abhumanisme en quoi se résume la pensée d'Audiberti présente aussi bien des insuffisances. M. Giroud y voit une interrogation sur la souffrance, sur le mal, sur un Éden possible. Certes, et Audiberti sait ce que sont le mal et la souffrance ! mais il y pose surtout d'autres problèmes, celui de la relativité de la connaissance et, par là, de la vérité. En cherchant à définir les frontières où se joignent l'humain et « l'abhumain » — c'est-à-dire tout ce qui échappe à l'homme, la matière, les animaux, la création poétique, le langage, la femme, domaine « abhumain » par excellence —, Audiberti constate l'insuffisance de l'humanisme pour lequel l'homme est la mesure de toutes choses. L'abhumanisme, au contraire, « c'est l'homme acceptant de perdre de vue qu'il est le centre de l'univers », ce qui revient à amoindrir le sentiment de notre éminence, de notre prépondérance et de notre excellence » (*l'Abhumanisme*, p. 35). D'où la nécessité de reconsidérer nos relations avec le monde, le rôle de la science, de la littérature, de toutes

les idéologies. Audiberti s'est toujours tenu dans une totale indépendance à leur endroit, même si le problème religieux n'a cessé de le tourmenter (M. Giroud y fait allusion aux pp. 47-48), et dans *Dimanche m'attend* qui est peut-être le livre le plus émouvant de son auteur, nous suivons les dernières mesures de cette valse-hésitation qui s'achève dans la mort.

Au fond de ses indécisions, de son refus d'adhérer à une quelconque doctrine impuissante à apporter la vérité — elle est imposture si elle le prétend —, se trouve une inépuisable capacité d'étonnement. « Tout n'eut jamais pour moi que saveur de malaise et de fausse justice. Je n'ai pas compris ce monde humain » (*Dimanche m'attend*, p. 243). Audiberti s'étonne de l'existence même des êtres humains, tout lui paraît à chaque instant neuf, tout change sous ses yeux et dans son œuvre : le temps se brouille, les lieux se superposent, les personnages se métamorphosent, se dédoublent, les mots se mettent à vivre seuls. Comment surnager dans cette « giratoire blanquette » où nous baignons ? Audiberti l'inquiet pose des questions qui inquiètent, celles de Génio « le maître de Milan ». « Il faut attendre quoi ? », « où est la vérité ? », « l'inexplicable est partout et nous sommes dedans », où est « la noix vraie de l'univers » ? Pour nous lecteurs, le noyau solide est d'abord dans l'œuvre même d'Audiberti qui sème à tout vent ses trésors de mots, de visions, de rythmes, il est cette prodigieuse alliance de l'imagination et du langage.

Roland BOURNEUF

Université Laval

□ □ □

### The Oxford Book of Canadian Verse: In English and French.

Chosen and with an Introduction by A. J. M. Smith. London, Oxford University Press, 1960, LVI-445 p.

Voici un autre ouvrage qui montre que les Canadiens anglais prennent de plus en plus conscience de l'existence du Canada français : nous devons en être reconnaissants à son auteur. Pour nombre d'Européens et, en fait, pour beaucoup de Canadiens aussi, ce sera la première occasion de lire, comparer et goûter l'œuvre de nos poètes. M. Smith a fait une très bonne sélection des premiers poètes et de leurs œuvres. On pourrait toutefois croire que, les sept premiers poètes cités étant canadiens-anglais, il n'y avait à cette époque aucun poète à Québec. M. Guy Sylvestre, dans l'introduction à son *Anthologie de la poésie canadienne-française*, quatrième édition, en mentionne six, bien que, pour être juste, il ne leur accorde pas une grande importance. J'ai quelque inquiétude en ce qui touche la sélection des poètes plus modernes et de leurs œuvres représentatives. À mon avis, M. Smith n'a pas réussi à nous révéler l'expression directe de la sexualité dans l'œuvre de poètes comme Irving Layton et Leonard Cohen. Il a aussi passé sous silence Fred Cogswell et Aldan Nowlan. Peut-être le Canada à l'est de Montréal, détaché du reste de la nation, est-il parti à la dérive... On pourrait ainsi contester à l'infini et en pure perte le choix des poèmes. Par exemple pourquoi avoir choisi une banalité comme « Farewell to Winnipeg » de Roy Daniells ? Dans son introduction, M. Smith écrit d'abord quelques lignes émuës sur le Canada en train d'acquiescer un statut mondial, ce qui, à vrai dire, illustre parfaitement une « certaine incertitude » chronique quant à notre rôle international, mais il montre